

XYZ. La revue de la nouvelle



Je parle d'un pays que je ne connais pas

Martine Batanian

Number 87, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Batanian, M. (2006). Je parle d'un pays que je ne connais pas. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 15–18.



Je parle d'un pays que je ne connais pas

Martine Batanian

LES YEUX FERMÉS, un instant, je vois ce pays que je ne reconnais pas. Je me rappelle la complainte du Sphinx et les berceuses arabes que ne m'ont jamais chantées mes ancêtres. Puis je me sens bien, là, ici. Comprise, en harmonie dans ce lieu aux contours lointains. C'est pareil à deux grands yeux qui se regardent. Le temps s'arrête, l'homme descend et demain n'est déjà plus qu'un rêve. On ira là. Mais quand ?

Cette nuit, j'ai rêvé de mes souvenirs. J'ai rêvé de mes parents et de moi. Nous revenons de la plage et le soleil nous traverse le corps. Une enveloppe brune traîne sur le seuil de la porte. Tous, nous savons d'où elle vient et retenons notre souffle pendant que mon père la ramasse et la décachette. Il lit vingt fois « acceptés » et ne sait pas sur quel ton l'annoncer. « Nous sommes acceptés. Nous allons partir. » Ma mère n'arrive pas à y croire. Elle scelle sa bouche de ses mains et court annoncer la nouvelle à sa famille. Les larmes naissent maintenant, le sel de la mer me brûle les yeux. Je prends mon frère et ma sœur entre mes bras et cours avec mes sandales mal attachées. Je cours vite pour l'espoir, pour le malheur, pour oublier.

Je me suis réveillée essoufflée et me suis mise à cuisiner. Des pains épicés et des œufs à la coque. Du café turc et un jus de mangue pour le régal de mes enfants, les merveilles qui me sauvent de la solitude, qui m'écoutent et me donnent des conseils à l'américaine. J'engloutis la chair de la mangue et lèche lentement le noyau, les yeux mi-clos. La saveur de ce fruit doux et sucré stimule mes papilles. Je chuchote « comme j'aimerais aimer » et mon chagrin tombe sur le comptoir. Je me ressaisis puis remercie le ciel d'avoir des enfants si adultes. Ce matin,

j'aimerais m'asseoir au bord de la Méditerranée et inventer des histoires d'amour, mais je suis déjà mariée à un professeur sérieux, un professeur très fier d'avoir une femme qui ressemble à Ornella Muti.

Je me suis éteinte dans une région froide au cœur de ma nouvelle terre. En préparant le thé, en posant des biscuits secs sur une assiette blanche et en les tendant à d'autres qui ne me ressemblent jamais. Dans le premier tiroir de ma table de nuit, un cahier rose dort depuis des lunes. À l'intérieur, une seule page et une phrase de Sartre : « L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous. » Oui, j'aime répéter que je suis forte comme un tigre. « Je suis insubmersible », que je dis aux enfants lorsqu'ils me regardent après une tempête. « Je suis un tigre, je suis un aigle et je vais bien. »

Mes mains s'étendent sur mon regard. Dans leurs paumes, mon pays et les femmes âgées courent au milieu de la rue pendant que les marchands y passent. Elles ramassent rapidement des fruits, des olives et du fromage. Moi, toute petite, j'observe les femmes s'engueuler pour quelques sous, le marchand d'olives croquer dans un de ses bijoux et s'en lécher les doigts. De ma cachette, je respire jusqu'à ses mains. Puis j'entends la prière que mon père n'a jamais chantée, hume la fumée réconfortante de la braise oubliée par quelques promeneurs. J'ouvre les yeux. Je la tiens enfin cette odeur perdue depuis des années. C'est un feu rouge, épicé, criant d'amertume.

« Qu'est-ce que je fais ici ? » Ma salive s'écoule difficilement tandis que je marche vers la chambre des petits. Ils sont là, ils sont encore là. Je remonte vers la cuisine et touche soudainement le sable de mes pieds nus. J'entends ma mère, ma grand-mère et ma tante qui discutent en buvant de l'eau à la fleur d'oranger. Je sens l'eau de Cologne avec laquelle ma mère m'asperge lorsque je suis fiévreuse. La camisole de coton, si chaude, portée même les jours de vacances. Mon pays, c'est la crème glacée à la pistache achetée au vendeur itinérant. C'est mon père heureux. Mon teint, ma peau, l'odeur fruitée de ma peau brune.

Ici, là, je fume une cigarette en attendant que mes responsabilités se réveillent. Mes lèvres pulpeuses et voraces sont lignées de morsures pleines de retenue. J'ai le corps en désir et la timidité excessive. Mon mari, lui, a le vêtement rigide et travaille beaucoup. Le soir, il n'enlève qu'une partie de son costume. Pour oublier, je cuisine : feuilletés aux épinards, feuilles de vigne, courgettes farcies. Tout à l'heure, je ne mangerai rien.

Par chance, j'ai mes enfants. À l'instant, ils se réveillent, cherchent les biscuits de Monsieur Christie puis s'assoient devant la télévision. Je m'installe à leurs côtés et les regarde en me promettant de leur vendre l'idée que le lieu de l'enfance ne doit pas être oublié. Ma mère à moi ne m'a jamais parlé de sa naissance dans le pays inconnu. J'ai appris plus tard, dans les livres, que ses ancêtres vivaient au milieu des montagnes et qu'ils avaient eu très froid.

Je promets que mes enfants sauront expliquer la différence entre ici et là-bas. Ils sauront m'entendre lorsque je leur parlerai de mes cils épanouis et de mon génie pour les sciences. Ils imagineront et me croiront. Ce sont mes enfants, ils m'aideront. Ils seront mes racines, ma vigne et mon flambeau.

Je pleure, mais je sais qu'il ne le faut pas devant eux. Je pleure parce que là-bas, c'était mon enfance, parce que là-bas, c'était moi.

Mon frère et moi, sur le canapé devant la télé bruyante, nous nous regardons et ne savons plus, nous non plus. Mon frère ouvre un livre sur l'évolution de l'homme pendant que je m'applique à reconforter ma mère. Je repense à hier, lorsque je lui ai présenté une petite fille ne parlant que l'arabe. « Maman, elle ne parle pas français, peut-être pourrais-tu discuter un peu avec elle ? » Ma mère n'a rien dit. Elle a souri tristement et s'est enfuie dans la salle de bains.

— Maman, hier, pourquoi n'as-tu pas parlé en arabe à la petite fille ?

— Je ne savais pas quoi faire...

— Mais, maman, elle était seule. Elle ne parle pas français.

— Je ne savais pas quoi faire.

Elle pleure. Ma mère pleure encore sur ma petite épaule de cinq centimètres. Et moi je pense à ce pays que je ne connais pas. Je sens l'abricot que je n'ai jamais croqué frais. Sa sève est si bonne sur mes lèvres que le pays auquel je rêve est à côté, voisine mon âme et fait battre mon cœur. Le désir de voir, de toucher la terre et de lui dire, avant tout, qu'elle me manque.

(Montréal, 2001)